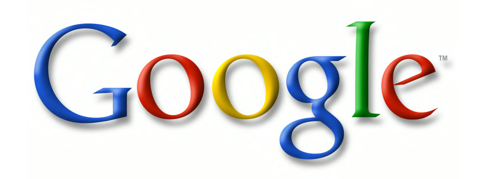
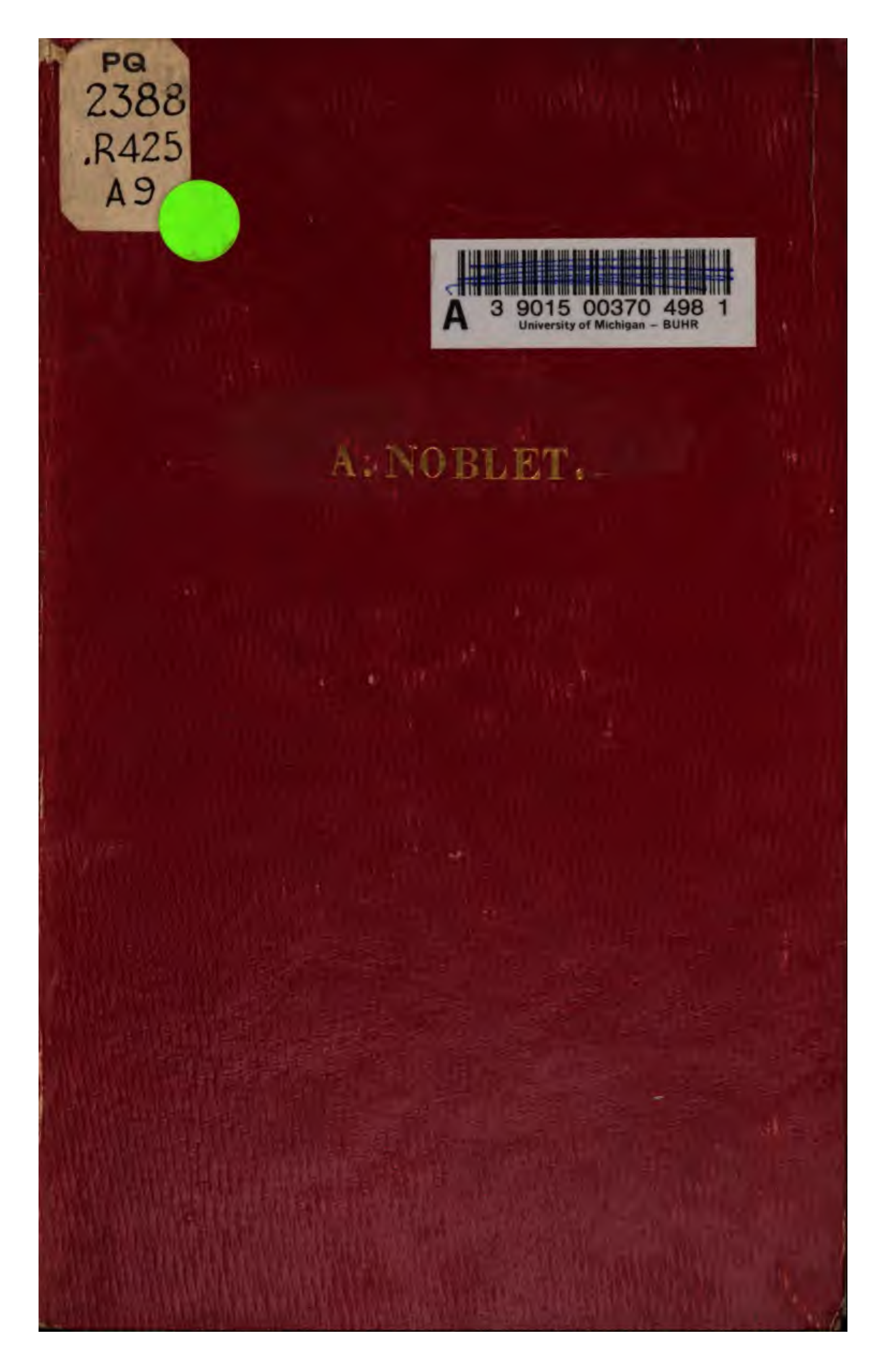
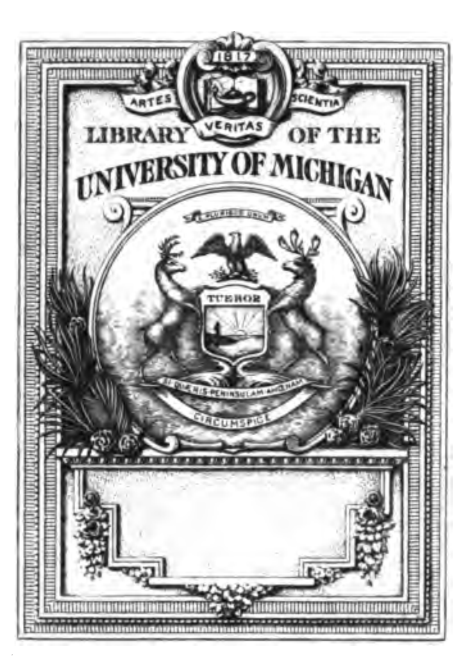



A. NOBLET.


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



L'AVOCAT,

COMEDIE,

EN TROIS ACTES, EN VERS;

PAR F. ROGER.

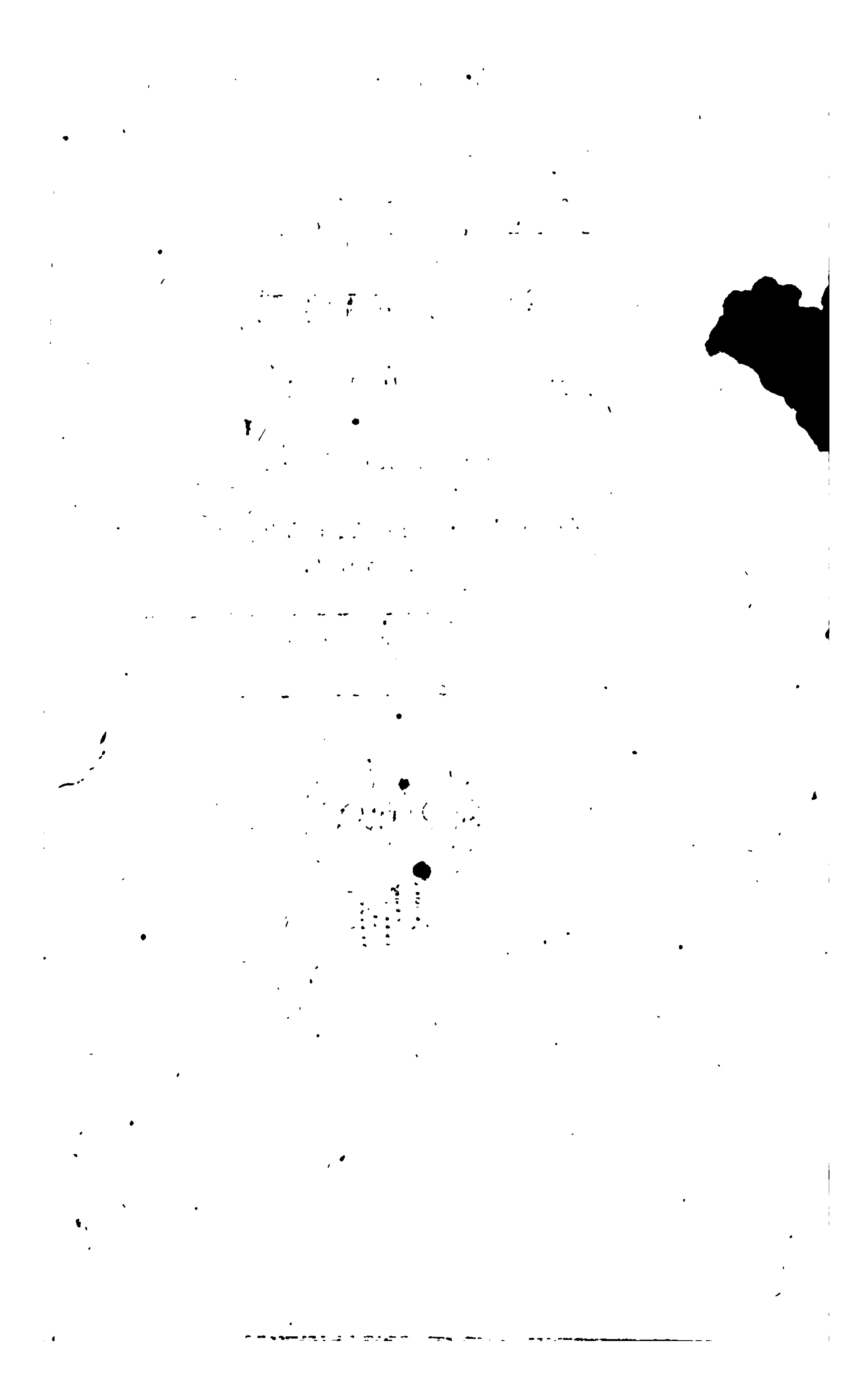
Représentée pour la première fois, sur le Théâtre Français, le 12 mars 1806.

Vir bonus dicendi peritus.
CICÉRON.



À PARIS,
CHEZ MIGNERET, IMPRIMEUR,
RUE DU SÉPULCRE, F. S. G., N.° 20.

1806.



A

MONSIEUR JOLLY,

EN AVOCAT AU PARLEMENT DE PARIS.

MON ONCLE,

Je n'apprends rien de nouveau au public en lui disant que j'ai tracé d'après vous le caractère de mon Avocat. *Chacun en voyant ma copie, a reconnu mon modèle.*

Sans doute je dois une partie de mon succès à Goldoni : j'en dois une plus grande encore aux conseils assidus de mes amis Andrieux, Desfaucherets et Picard, mes maîtres dans l'art de la Comédie, et aux observations de quelques gens de goût : Messieurs les Comédiens Français peuvent aussi en réclamer leur part. Mais c'est à vous seul que je dois ce que le public a le plus goûté dans mon ouvrage, la noblesse des sentimens et cet enthousiasme de la vertu, dont la peinture plaît même aux moins vertueux. Ce sont souvent vos propres paroles que j'ai retracées : c'était un sûr moyen d'être applaudi.

Daignez, MON ONCLE, *agréer l'hommage de mon succès; ainsi que les sentimens inaltérables de respect et d'attachement que je vous ai voués.*

ROGER.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ARMAND, Avocat.	M. DAMAS.
DUCLOS, Marin, client d'Armand.	M. SAINT-
CECILE, orpheline.	M.lle MARS.
MARIE, Gouvernante de Cécile.	M.lle DEVIENNE.
ROBERTOT, Procureur de Falaise.	M. LAROCHELLE.
COURVILLE, Marchand forain, Normand.	M. MICHOT.
UN DOMESTIQUE.	M. DUBLIN.

La Scène est à Rouen, dans un hôtel garni.

Nota. Pour faciliter aux Comédiens des Départemens la représentation de cette Pièce, on a placé les Personnages en tête de chaque scène, dans l'ordre où les acteurs doivent être placés sur le théâtre. Le premier nommé est le premier à droite du théâtre, et ainsi de suite.

L'AVOCAT,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente un cabinet de travail; deux portes latérales; une autre au fond; un bureau à droite de la scène.)

SCÈNE PREMIERE.

ARMAND *seul.*

Oui, cette cause est sûre, et le droit est constant:
Voilà mon plaidoyer fini; j'en suis content.
Il me tarde de voir quel effet il va faire!
Je ne plaidai jamais plus importante affaire,
D'un intérêt plus grand et plus universel.
Sept heures!... c'est bientôt le moment solennel.
O lois dont en ce jour j'invoque la prudence!
De la société seconde providence!

Vous faire triompher est un emploi flatteur,
Un privilège auguste, et j'en sens tout l'honneur
(*Il se lève.*)
Pourquoi faut-il souvent que cet honneur insigne
Coûte tant à celui qui veut s'en rendre digne!
Avant d'avoir appris contre qui je plaidais,
Du choix qu'on fit de moi je me félicitais...
Mais, juste ciel! plaider contre celle que j'aime,
La perdre!... à mon devoir c'est m'immoler moi-même!
Que faire? était-il tems encor de refuser?
A d'indignes soupçons pouvais-je m'exposer?
Et, sans manquer aux lois que mon état m'impose,
Si près du jugement, abandonner la cause?
Abandonner Duclos! moi, son ancien ami!
Moi qu'il ne sut jamais obliger à demi!
Moi qui me dois à tous, et qui ne puis sans crime
Refuser mon secours au faible qu'on opprime,
Ni voir une injustice et la voir de sang froid!
Moi, protecteur public de quiconque a bon droit!
Malheur à l'Avocat de qui l'ame vulgaire
Ne sent pas tout le prix d'un si beau ministère!
Qu'en ce jour mon devoir soit ou non rigoureux,
Est-il quelque vertu qui rende malheureux?
Non; quoi qu'à ma raison ma passion oppose,
N'écoutons que l'honneur, soyons tout à ma cause.
(*Il retourne à son bureau.*)
Chère Cécile! au moins, si tu pouvais savoir
Ce qu'il va m'en coûter pour remplir mon devoir!...
Tu ne le sauras pas,... tu ne liras pas même
Ces vers... eh! oui, ces vers... (car à mon trouble extrême

Le sort bizarre ajoute encore ce travers,
Je la combats en prose et je la chante en vers).
Mais quelqu'un vient, cachons ces vers, et du silence!
C'est mon client; bon cœur, mais d'une méfiance
Et d'une brusquerie !... Enfin, c'est un marin.



SCENE II.

ARMAND, DUCLOS.

ARMAND.

DÉJA monsieur Duclos!

DUCLOS.

Est-il donc si matin?

ARMAND.

Assez.

DUCLOS.

Que les momens sont longs, quand on les compte!
Je meurs d'impatience et de peur.

ARMAND.

Vous? quel conte!

DUCLOS.

D'honneur, je n'en dors point; et le jour et la nuit,
Ce diable de procès m'agite et me poursuit.
Je vais, je sors, je rentre...

ARMAND.

Asseyez-vous, de grâce:
Du calme.

DUCLOS.

Seriez-vous si tranquille à ma place?
Ce n'est pas votre affaire, on le voit bien.

ARMAND.

Eh quoi!
Quand je dois la plaider, n'est-elle pas à moi?

DUCLOS, *s'asseyant.*

Pardon; je vous connais, et, quoique jeune encore,
Comme toute la France, Armand, je vous honore.
Si Rouen m'eût offert un meilleur Avocat,
Plus éclairé que vous, plus franc, plus délicat,
Morbleu! jusqu'à Paris aurais-je été vous prendre
Pour venir tout exprès à Rouen me défendre?
Ici vingt Avocats honorent leur métier;
Mais ce n'est qu'à vous seul que j'ai pu me fier;
Et, si de mon procès j'avais chargé quelqu'autre,
Je serais déja mort.

ARMAND.

Quelle crainte est la vôtre?
N'avons-nous pas pour nous le bon droit, l'équité?

DUCLOS.

Le bon droit! Ah vraiment! la belle sûreté!
Fiez-vous-y, ma foi, dans le siècle où nous sommes!

ARMAND.

Les juges, croyez-m'en...

DUCLOS.

Les juges sont des hommes,
Et c'est contre une femme, hélas! que nous plaidons.



ARMAND.

Cécile gagnerait son procès?

DUCLOS.

Je réponds
Qu'on la reconnaîtra pour fille de mon frère,
Et qu'on l'instituera son unique héritière.
N'a-t-elle pas pour elle un premier jugement?
Inique !.... Mais, enfin, j'en appelle en tremblant.

ARMAND.

Le premier tribunal n'a-t-il pu se méprendre?

DUCLOS.

Eh ! mon Dieu ! le second saura-t-il mieux m'entendre?

ARMAND.

Oui : les tems sont changés et les juges aussi.

DUCLOS.

Soit; et puis vous plaidez pour moi cette fois-ci.
Mais....

(*Il se lève et Armand aussi.*)

ARMAND.

Eh bien ! voyons donc ce qui vous épouvante.

DUCLOS.

La déclaration de la mère expirante.

ARMAND.

Bon!

DUCLOS.

L'on croit volontiers les gens qui vont mourir,

Et ce n'est guère là le moment de mentir.
Elle a menti pourtant ; j'en jure sur mon ame,
A mon frère jamais je ne connus de femme ;
Et, quoiqu'ensemble au Cap nous n'ayons pas véou,
S'il s'y fût marié, certes je l'aurais su.

ARMAND.

Il vous écrivait.

DUCLOS.

Non ; certain motif fort sage...
Mais enfin montre-t-on l'acte de mariage ?
On n'en a point trouvé.

ARMAND.

Quand il existerait,
Croyez-vous qu'à Cécile, hélas ! il suffirait ?
De deux époux, ici, qu'importe l'alliance,
Si l'enfant ne produit son acte de naissance ?
Or (et c'est-là le point) cet acte existe-t-il ?
Non. On nous parle en vain d'incendie et d'exil ;
Ce n'est aux yeux des lois qu'un moyen illusoire :
Les registres publics, voilà ce qu'il faut croire.
Qui vous alarme enfin ? Serait-ce le talent
De monsieur Robertot, ce Procureur Normand,
Tuteur, oncle, et de plus Avocat de Cécile ?

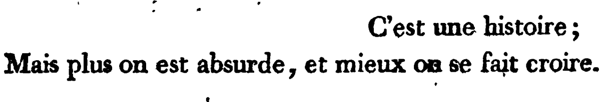
DUCLOS.

Le coquin ! n'a-t-il pas répandu dans la ville,
Que Cécile ressemble à mon pauvre Duclos ?
Sur sa seule parole il va trouver des sots
Tout prêts à l'attester.

ARMAND.

Eh bien !

DUCLOS.



C'est une histoire ;
Mais plus on est absurde, et mieux on se fait croire.

ARMAND.

Vous avez vu Cécile, et vous devez savoir...

DUCLOS.

Je ne l'ai jamais vue. Elle a voulu me voir ;
Elle m'a même écrit dix fois pour me remettre
(Disait-elle) un papier, je ne sais quelle lettre...
Tout ce que femme peut inventer de détours,
Elle l'a, pour me voir, employé tous les jours.
Mais, morbleu vainement ! J'ai, sans vouloir les lire,
Renvoyé ses billets, et j'ai fait interdire
Ma porte à tout le monde, afin d'être assuré
Qu'elle n'entrera pas chez moi contre mon gré.

ARMAND.

Vous la haïssez donc ?

DUCLOS.

Moi ! point. Mais je suis père,
Et mes fils n'ont plus rien sans les biens de mon frère.
Quoi donc ! on le proscrit, ses biens sont séquestrés ;
L'amitié, le devoir... (car un jour vous saurez
Que celui qu'on bannit n'était pas seul coupable,

Et que j'ai...)

(*s'arrêtant comme s'il craignait d'en avoir trop dit.*)

Désolé du malheur qui l'accable,
Je demande à grands cris son rappel. Un refus
Le maintient exilé, mais ses biens sont rendus :
Il meurt ! et moi j'aurais tout sauvé du naufrage,
Pour voir des étrangers prendre son héritage !
Je me verrais volé sans crier au voleur !...
Mais pour haïr Cécile, oh ! non : sur mon honneur !
Son coquin d'oncle, soit : c'est un fourbe, un corsaire ;
Mais Cécile, on la dit bonne, honnête, sincère.

ARMAND.

C'est la vérité.

DUCLOS.

Vous la connaissez ?

ARMAND.

Un peu.

DUCLOS.

Est-elle jolie ?

ARMAND.

Oui, très-jolie.

DUCLOS, *à part.*

Ah ! morbleu !

(*Haut.*)

Mon cher ami, je suis la confiance même.

ARMAND, *riant.*

Oui ?

DUCLOS.

Mais vous êtes jeune et d'une ardeur extrême :
Ceci pour vous et moi n'a-t-il pas son danger?

ARMAND.

Bon !

DUCLOS.

Dans le même hôtel pourquoi venir loger ?

ARMAND.

Il était naturel qu'ici je descendisse ;
Cet hôtel est voisin du palais de justice.
Le hasard a voulu qu'en même tems que moi
Cécile y vînt aussi. Fallait-il fuir ?

DUCLOS.

Ma foi !
Qui brave le péril, à succomber s'expose.

ARMAND.

J'ignorais qu'elle fût pour rien dans cette cause.
Sa famille, son nom, tout m'était inconnu,
Et c'est depuis huit jours au plus que j'ai tout su.
Avec sa gouvernante elle vit retirée.
Dans sa position on veut être ignorée ;
Et je n'ai tout appris que quand son Procureur
S'est dit en arrivant son oncle et son tuteur.

DUCLOS.

Allons ! je vous en crois. Mais çà, le temps se passe ;
Si j'allais visiter nos juges ?

ARMAND.

Non, de grâce.

DUCLOS.

Fort bien : mais Robertot ne peut-il pas avoir
Offert... que sais-je, moi ? l'or a tant de pouvoir !

ARMAND.

De l'or ! c'est faire outrage à ces juges austères.

DUCLOS.

On vous croirait vraiment né du tems de nos pères !
Mais ce qu'ils condamnaient n'est plus qu'un jeu plaisant;
Les vices d'autrefois sont les mœurs d'à-présent (1).

(*Il va pour sortir.*)

Que vois-je !... de Cécile, oui, c'est la gouvernante....
Quel dessein ?...

ARMAND.

Je ne sais.

SCÈNE III.

ARMAND, DUCLOS, MARIE.

MARIE, *à Armand.*

Monsieur, votre servante.
C'est monsieur Robertot, qui, pressé de sortir,
M'envoye auprès de vous, et vous fait avertir,

A moins qu'en ce moment vous ne puissiez l'entendre,
Qu'ici, dans un quart-d'heure, il est prêt à se rendre.

DUCLOS, *un peu rassuré.*

Ah!

ARMAND.

Qu'il vienne.

MARIE.

Mon Dieu! vous faut-il donc plaider!

(*montrant Duclos.*)

Et monsieur que voilà ne veut-il rien céder?
Peut-on être plus dur, et de cette manière
Repousser, dépouiller la fille de son frère?...

(*à Armand.*)

Car vous aurez beau faire avec tous vos discours,
Cécile est bien sa nièce et la sera toujours (2).
Croyez-vous empêcher par votre réthorique
Qu'elle ne soit la fille et l'héritière unique
De feu monsieur Duclos qui, pour certain écrit,
A l'île Saint-Domingue, hélas! mourut proscrit?
Est-ce à moi qu'on viendra soutenir le contraire,
A moi qui la vis naître et qui lui sers de mère?

DUCLOS.

Comment donc! elle plaide!

MARIE.

Eh vraiment! pourquoi pas?

Je ne vous conçois point, vous autres Avocats:

La chose est toute simple, et vous, j'en suis certaine,
Vous allez pérorer, qui sait?... une semaine,
Pour embrouiller l'affaire au lieu de l'arranger.
On vous écoutera pourtant, vous, étranger;
Mais Cécile et moi? point. Et cependant, je pense,
On devrait l'écouter, elle, de préférence.
Mais bon! que je suis sotte et que de vains discours!
Vous ne m'écoutez pas et je parle à des sourds.

(*montrant Duclos.*)

Que de fléchir monsieur il ne soit pas facile,
Soit, il a refusé même de voir Cécile.
Mais vous, monsieur Armand, vous plaider contre nous!
Devions-nous donc attendre un pareil trait de vous?

DUCLOS.

Ah!... pourquoi pas?

MARIE.

Allez! c'est de la perfidie!
Après avoir montré tant d'intérêt....

ARMAND, *voulant l'interrompre.*

Marie....

DUCLOS.

Vous vous connaissiez donc beaucoup?

MARIE.

Nous le voyions
Tous les jours.

DUCLOS.

Tous les jours!

MARIE.

Et lorsque nous sortions,
Souvent il nous suivait, et cela faisait dire
Qu'il était amoureux de nous.

DUCLOS.

Lui !

ARMAND, *à part.*

Quel martyre !

MARIE.

Mais bah ! les Avocats ! comptez donc là-dessus !
Ça ne sait que parler, parler, et rien de plus.
Parlez donc. Je rejoins l'oncle de ma maîtresse ;
Peut-être obtiendra-t-il plus que moi. Je vous laisse ;
Et vois avec regret que les gens à talens,
Par malheur, ne sont pas toujours de bonnes gens.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

ARMAND, DUCLOS.

DUCLOS, *vivement.*

Armand, dirait-on vrai ? Vous aimeriez Cécile ?

ARMAND.

Que de vous alarmer il est peu difficile !
Sur un propos léger allez-vous tout d'un coup ?...

DUCLOS.

Vous ne l'aimez donc pas ?

ARMAND.

Je l'estime beaucoup.

DUCLOS.

Me préserve le Ciel d'en prendre aucun ombrage !
Mais... au surplus elle est promise en mariage,
(Vous le savez sans doute) à certain !... Eh ! son nom ?

ARMAND.

Courville.

DUCLOS.

C'est ça même. Honnête homme, dit-on.....
Pour un Normand. D'ailleurs amoureux de la belle.

ARMAND.

Oh ! oui, selon sa dot.

DUCLOS.

Enfin, très-aimé d'elle.

ARMAND, *vivement.*

Aimé ? lui ! vous pensez ?...

DUCLOS, *l'examinant.*

Certainement. Aussi
Je ne crains pas pour vous.

ARMAND.

Ah ! je l'espère ainsi.

DUCLOS.

Mais les juges !... Cécile est jolie ; et ses larmes....

Une femme qui pleure a toujours tant de charmes!....
Tenez, mon cher, au lieu de nous faire juger,
Si je vous proposais....

ARMAND.

Et quoi?

DUCLOS.

De transiger.

ARMAND.

Comment!.... trouveriez-vous votre affaire mauvaise?

DUCLOS.

La belle question! non certe! à Dieu ne plaise!

ARMAND.

C'est donc de mes talens que vous vous méfiez?

DUCLOS.

Non.

ARMAND.

C'est donc de ma foi?

DUCLOS.

Moi! jamais, et croyez....

ARMAND.

Pourquoi donc transiger?

DUCLOS.

Je ne sais.... mais je n'ose....
N'avez-vous donc enfin jamais perdu de cause?

ARMAND.

Rarement; sur ce point je ne suis pas léger,

Et je juge une affaire avant de m'en charger.
La vôtre est juste, oui, juste, et doit même être utile.
Aussi, quelque intérêt que m'inspire Cécile,
Contre elle jusqu'au bout je soutiendrai vos droits,
Fondés sur l'équité, la raison et les lois....
Et quelles lois, monsieur? les lois les plus sacrées;
Transmises d'âge en âge et toujours révérées,
Celles qu'il nous importe à tous de maintenir.
Si j'y portais atteinte, il faudrait m'en punir.
Non; de l'ordre public garans sûrs et fidèles,
Ces lois ne souffrent point qu'on transige avec elles;
Et, tant qu'à mes conseils enfin vous vous fierez,
Non, monsieur, non jamais vous ne transigerez.

DUCLOS.

Certainement! Combien votre zèle m'enflamme!
Ce n'était qu'une épreuve, et j'en rougis dans l'ame.
Moi, transiger! jamais je n'en eus le dessein!
Je l'avouerai pourtant; inquiet, incertain,
Hier j'ai consenti que Robertot lui-même
Vînt ce matin....

ARMAND.

Eh bien! il s'en ira de même,
Et vous allez m'aider à le congédier.

DUCLOS.

Non pas, chargez-vous-en; j'ose vous en prier:
Moi, je vais éclaircir un point qui m'inquiète,
Et m'assurer, malgré leur équité parfaite,

Si nos juges, aux vœux de maître Robertot,
N'ont pas prêté l'oreille un peu plus qu'il ne faut!
(*Il sort.*)

SCENE V.

ARMAND, *seul.*

Comme à sa méfiance, ô ciel! il s'abandonne!
Je ne le vois que trop, moi-même il me soupçonne!
Pour son repos.... le mien.... oui; j'y suis décidé;
Fuyons toujours Cécile avant d'avoir plaidé.
Mais voici son tuteur.... malheureuse pupille!

SCENE VI.

ARMAND, ROBERTOT, COURVILLE.

ROBERTOT.

Monsieur, je vous présente ici monsieur Courville;
Un de mes bons amis, et bientôt mon parent,
Qui nous a de Falaise amenés à Rouen
Dans sa voiture. Il fut autrefois militaire.
On eût parlé de lui s'il avait fait la guerre!
Depuis, négociant des plus achalandés.

COURVILLE.

Tout prêt à vous servir, si vous le commandez.
La foire de Guibrai dans peu de jours commence;
Et si vous y veniez....

ROBERTOT.

Son commerce est immense.
C'est un homme d'honneur, d'esprit, de probité.

COURVILLE.

Oh! c'est trop fort, mon cher.

ROBERTOT.

Non, c'est la vérité.
Sans cela, vous sentez que, malgré sa richesse,
Il n'eût osé prétendre à la main de ma nièce;
Car la probité.... moi.... comme futur époux,
Permettez qu'il assiste à notre rendez-vous.
Ça, vous voulez, dit-on, peu sûr de votre cause,
De vos prétentions rabattre quelque chose.
Quelles sont, s'il vous plaît, vos propositions?
Nous les rejetterons, je pense; mais voyons:
Peut-être en ferez-vous d'honnêtes, de sincères;
Qui sait? Je ne suis point, moi, comme mes confrères;
Je vis de procédure, et je hais les procès.
Je voudrais voir par-tout la justice, la paix....
Que gagnerai-je à voir ma nièce reconnue
Pour fille de son père, et de ses biens pourvue?
Rien, sinon le plaisir de voir ses jours heureux,
(*montrant Courville.*)
Unis à ceux d'un homme aimable et généreux.

COURVILLE, *à part.*

Tu ne lui dis pas tout.

ROBERTOT.

Moi, je fais les avances

En attendant la noce, et si mes espérances....
Enfin!...

ARMAND.

Pardon; monsieur, mais le temps....

ROBERTOT.

C'est bien dit;
Le temps vole; et chacun doit le mettre à profit:
C'est qu'en vous écoutant aisément on l'oublie.
Parlez, continuez, monsieur, je vous supplie.
Vous dites donc?...

ARMAND.

Qui moi, monsieur? Je ne dis rien.

ROBERTOT.

Or donc, pour revenir au but de l'entretien,
Vous voulez transiger? essayons de conclure.

ARMAND.

Je ne veux rien du tout, monsieur, je vous assure.

ROBERTOT.

Ah! c'est pour voir venir. Eh bien! vous exigez?...

ARMAND.

Rien, vous dis-je.

ROBERTOT.

Le quart?

ARMAND.

Non.

ROBERTOT.

Le tiers?

COURVILLE.

Rédigez

Vos propositions.

ARMAND.

Je n'en ai point à faire.

ROBERTOT.

Allons! cédons tous deux un peu, mon cher confrère;

Parlez.

ARMAND.

Non; mon client, un instant, en effet,

D'une transaction avait eu le projet.

Il a changé d'avis; nous plaiderons l'affaire.

ROBERTOT.

Eh bien! nous plaiderons, si cela peut vous plaire.

Nous aurons vingt témoins.

ARMAND.

Sans preuves par écrit!

ROBERTOT.

Mais je voudrais bien voir qu'on nous les interdît!

ARMAND.

Où serions-nous, monsieur, sans une loi contraire?

Si chacun, par témoins, pouvait prouver son père,

Les pauvres pourraient bien rester sans héritiers,

Mais les riches bientôt en auraient des milliers.

ROBERTOT.

Lorsque le *tractatus* est clair et véritable....

COURVILLE.

Encore du latin!

ROBERTOT.

En espèce semblable,
Nous avons vingt arrêts rendus rien qu'à Paris,
Qui font jurisprudence, arrêts *in terminis*,
Arrêts *en robe rouge* et *chambres assemblées*,
Dont toutes vos raisons se verront accablées.
Ah! vous croyez avoir affaire en ce débat
A quelque novice; oui! mais monsieur l'Avocat,
Nous verrons, car ma cause....

ARMAND.

Est des moins favorables.

ROBERTOT.

Bah! j'en ai gagné cent qui n'étaient pas gagnables.
Bientôt nous nous verrons face à face au palais.

ARMAND.

Je l'espère.

ROBERTOT.

Bon jour. (*Il va pour sortir, et revient*).
Songez-y, je m'en vais.

ARMAND.

Serviteur.

ROBERTOT, *à Courville*.

Venez.

COURVILLE.

Non.... (*bas.*) Vous en savez la cause.
(*Haut.*)
Je voudrais à monsieur parler de quelque chose;
S'il veut bien....

(*Armand fait signe que oui*).

ROBERTOT.

Adieu donc. (*bas.*) Je vais voir nos amis ;
Savoir d'eux la méthode et les us du pays.

(*Il sort.*)

SCENE VII.

ARMAND, COURVILLE.

COURVILLE.

Que je bénis, monsieur, l'heureuse circonstance
Qui m'a permis de faire avec vous connaissance !
Ah ! quel homme !

ARMAND.

C'est moi qui dois être flatté....

COURVILLE.

Je ne vous flatte point, vous m'avez enchanté.
Aussi dame ! à Paris vous êtes un illustre,
Et du barreau français l'ornement et le lustre.

ARMAND.

Monsieur....

COURVILLE.

Que Robertot n'a-t-il votre talent !
Seulement la moitié ! je serais trop content.
Mais, tenez, entre nous, c'est un petit génie ;
Honnête.... oh ! pour cela !... mais tête rétrécie,
Pas d'esprit, pas de tact, enfin un Procureur.

ARMAND.

Vous ne le gâtez pas.

COURVILLE.

C'est mon ami de cœur.
Mais, s'il faut vous le dire, avec cet adversaire
Vous n'aurez pas de gloire à gagner votre affaire,
Et c'est un ennemi peu digne de vos coups.
Moi, j'y renoncerais, si j'étais que de vous;
Car enfin, d'un côté point de gloire, et de l'autre,
Si vous perdiez !.... et puis quel client que le vôtre!
Un marin soupçonneux !... Convenez qu'il serait
Bien plus de votre goût, si cela se pouvait,
De défendre une jeune et charmante pupille,
Aimable... car elle est aimable ma Cécile,
Et, la cause gagnée, elle a cent mille écus
Dont je ne parle pas... Et puis tant de vertus!
Ah! de la ruiner ce serait bien dommage.

ARMAND.

Je conviens qu'il faudra m'armer d'un grand courage.

COURVILLE.

A votre place aussi, moi, je supposerais
Une affaire, un voyage, et m'en retournerais.

ARMAND.

Vous feriez-là, monsieur, une belle incartade!

COURVILLE.

Oui! vous croyez?... Eh bien! soyez plutôt malade.

ARMAND.

Comment!

COURVILLE.

Nous sommes seuls; tenez, parlons sans peur:
Ayez la fièvre, et moi je serai le docteur.

ARMAND.

Plaît-il?

COURVILLE.

Ne plaidez point, et ma reconnaissance...

ARMAND.

Ah! j'entends! vous voulez acheter mon silence (3).

COURVILLE.

Acheter! moi! fi donc! Mais quoi! je sais fort bien
Que dans ce monde-ci l'on ne fait rien pour rien;
On cherche à s'arrondir... Accepter n'est pas prendre,
Et refuser sa voix, enfin, n'est pas la vendre.

ARMAND.

Me connaissez-vous bien pour me parler ainsi?

COURVILLE.

Mais vous êtes pour nous trop dangereux aussi.

ARMAND.

Ah! vous me croyez donc homme à gagner ma cause?

COURVILLE.

J'en tremble.

ARMAND.

Et pensez-vous que ce fût autre chose,
Si je ne la plaidais?

COURVILLE.

Parbleu! quel préjugé!
Le cher Duclos perdrait avant d'être jugé.

ARMAND.

Eh quoi! je lui serais, monsieur, si nécessaire,

Et je balancerais à plaider son affaire !
Et je m'exposerais à faire publier
Qu'on peut, pour de l'argent, me...

COURVILLE.

Ne peut-on nier ?
Et qui d'ailleurs sur vous forgerait cette histoire ?

ARMAND.

Vous l'avez bien pensé... d'autres peuvent le croire.
Ah ! dût-il de mes jours m'en coûter le bonheur,
Je préviendrai ce bruit fatal à mon honneur.
La cause de Duclos est désormais la mienne,
Et je la plaiderai sans que rien me retienne.

COURVILLE, *d'un ton à demi-fanfaron.*

Et si l'on vous priait de ne pas la plaider ?

ARMAND.

J'en rirais. On ne peut pas plus m'intimider,
Monsieur, que me séduire, et de vos bonnes grâces
Je suis aussi touché, qu'ému de vos menaces.

COURVILLE.

Oui !... parbleu, nous verrons ! je suis entreprenant...

SCENE VIII.

ARMAND, DUCLOS, COURVILLE.

DUCLOS.

Qu'entends-je ? on se querelle ?

ARMAND, *à part.*

A l'autre maintenant !

COURVILLE.

Oh ! mon Dieu... point du tout... nous badinions ensemble.

DUCLOS.

Vos badinages sont sérieux, ce me semble.
Le sujet du débat ?

COURVILLE.

Rien de très-alarmant.

DUCLOS.

Serait-ce par hasard Cécile ?

ARMAND.

Elle !

COURVILLE.

Comment !

DUCLOS.

Eh ! l'on vous dit rivaux.

COURVILLE, *à part avec une joie maligne.*

Lui, mon rival ! ah ! peste !

DUCLOS.

Vous disputiez enfin ?...

ARMAND, *avec indifférence.*

Moi ! point, je vous proteste.
D'autres choses vraiment occupent mon esprit,
Et je veux oublier ce que monsieur m'a dit.

DUCLOS.

Mais ma défense ?

ARMAND, *montrant son bureau.*

Est là. J'ai pris soin de l'écrire,
Pour en être plus sûr.

DUCLOS.

Je voudrais bien la lire.
Permettez-vous ? pardon.

ARMAND.

Eh ! mon Dieu ! Vous riez ;
Il est juste, je crois, que vous la connaissiez.

SCENE IX.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *à Armand.*

MONSIEUR, on vous demande.

ARMAND.

Et qui ?

LE DOMESTIQUE.

Ce vieux confrère
Qui loge en face.

ARMAND.

Ah! oui! J'avais pour une affaire,
Un arbitrage .... hier promis d'aller chez lui.

LE DOMESTIQUE.

Il dit que cela presse ; il vous attend.

ARMAND.

Eh ! oui ;
Mais ces messieurs....

LE DOMESTIQUE.

Il n'a qu'un seul mot à vous dire.

DUCLOS.

Eh bien! alors, qu'il vienne, et moi, je me retire.

ARMAND.

Non; demeurez, de grace .... oh! je le connais bien;
Il ne viendrait pas.

DUCLOS.

Bon!

ARMAND, *en riant.*

Il est mon ancien.

DUCLOS.

Allez donc; mais morbleu! revenez au plus vîte.

ARMAND.

Vous permettez?.... j'y vole, et reviens tout de suite.

(Il sort.)

SCENE X.

DUCLOS, COURVILLE.

DUCLOS.

Depuis deux mois, voyez! il est ici pour moi;
Tout le monde en profite; à peine je le voi

COURVILLE.

Vous avez donc en lui confiance parfaite

DUCLOS.

Pourquoi non ? N'est-il pas l'homme le plus honnête ?...

(*Il s'approche du bureau pour y prendre le plaidoyer d'Armand.*)

(*Il lit.*)

Voyons donc un peu.... Bien ! cet exorde est fort bon !
Un beau style.... C'est là, ma foi, du Cicéron.

(*Il fait en gesticulant tomber les vers qu'Armand, dans la I.re scène, a cachés sans y songer dans son plaidoyer.*)

Mais... quel est ce papier ?

(*Après y avoir jeté les yeux.*)

Est-ce une erreur ?... le traître !

COURVILLE.

Qu'avez-vous donc ?

DUCLOS.

Lui-même enfin se fait connaître !
Il me trompait !

COURVILLE.

Armand !

DUCLOS.

Homme fourbe et pervers !
Il m'outrage ! à Cécile il adresse des vers !



COURVILLE.

Armand !

DUCLOS.

Eh ! oui. Des vers pour ma Partie adverse !

COURVILLE.

Ah! sur ce sujet-là votre Avocat s'exerce!
Je vous fais compliment; les vers sont-ils jolis?

DUCLOS.

Eh! monsieur!....

COURVILLE.

De sa main sont-ils vraiment écrits?

DUCLOS.

Que trop!... Mais je suis bon morbleu! de vous répondre!
Songeons à le trouver, songeons à le confondre;
Voyons s'il me pourra nier sa trahison!

COURVILLE.

Et vous qui le vantiez!....

DUCLOS.

Encore une leçon!
Les hommes!... ah! contre eux que sert l'expérience?
Le perfide!.... il avait presque ma confiance!
(*Il sort furieux.*)

COURVILLE, *se frottant les mains.*

Vivat! ils sont brouillés! que nous faut-il de plus?
Ennemis divisés sont à moitié vaincus.
(*Il sort.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

(Le théâtre représente un salon de l'hôtel garni, qui est commun à toute la maison, plusieurs sorties.)

SCENE PREMIERE.

CECILE, MARIE.

CECILE.

Encore une démarche inutile!

MARIE.

Peut-être
Est-il vraiment sorti?

CECILE.

Non. Il n'y veut pas être.
Chez ce cruel Duclos combien depuis deux mois . .
Déja n'avons-nous pas en vain été de fois!
Pour toi, comme pour moi, sa porte est condamnée.
Quelle humeur!.... ou plutôt quelle haine obstinée!....
Quoi! cet homme qu'on dit brusque, emporté, mais bon,
Peu content de m'ôter et mes biens et mon nom,
De méconnaître en moi la fille de son frère,
Refuse de me voir! renvoie avec colère

Mes lettres, sans les lire ! et, lorsque je ne veux
Qu'assoupir des débats affligeans pour tous deux,
Il cherche cet éclat qui fait toute ma crainte;
Il n'écoute pitié, ni prudence, ni plainte !
Le cruel ne sait pas que d'un mot aujourd'hui,
(*Montrant une lettre pliée qu'elle tient à la main.*)
Je pourrais le confondre et me venger de lui!

MARIE.

Le confondre d'un mot! eh bien! dites-le vîte.

CECILE.

Non; lui seul doit l'entendre et toujours il m'évite!

MARIE.

Mais quel est donc enfin ce mot mystérieux?
Est-il dans cette lettre?....
(*Cécile cache la lettre.*)
Allons! soit.... à mes yeux
Dérobez-la toujours! Mais si dans votre cause
Elle peut faire poids, comme je le suppose,
(Car je l'ignore au fond, et c'est mal, entre nous)
A monsieur Robertot que ne la donnez-vous?
Peste! il la ferait bien valoir à l'audience!

CECILE.

Ah! si je n'écoutais que mon impatience
Et mon dépit.... Mais non. N'avons-nous pas déjà
Gagné notre procès une fois sans cela?

MARIE.

De quoi tremblez-vous donc?

CECILE.

Quand je gagnai l'affaire,

Je n'avais pas, hélas ! Armand pour adversaire !

MARIE.

Fort bien ! parce qu'il vient de Paris ! En effet,
C'est pour vous d'avoir peur un merveilleux sujet !
Eh ! parlons vrai : tenez, vous le craignez, Cécile,
Moins que vous ne l'aimez.... la feinte est inutile,
Et votre trouble seul.... Allez, sans vanité,
Je m'y connais.

CECILE.

Eh bien ! oui, c'est la vérité.

MARIE.

Mais pouvez-vous penser qu'il vous aime ?

CECILE.

Au contraire !
Me fuirait-il, hélas ! si j'avais su lui plaire ?...
Je m'en flattais pourtant, et crus d'abord en lui
Voir ce trouble qu'en moi tu blâmes aujourd'hui.

MARIE.

Ah ! ah ! ce qu'on desire aisément se suppose ;
Et, pour gagner nos cœurs, il faut si peu de chose !

CECILE.

J'en crus trop aisément ses regards, ses discours...
L'illusion qui plait devrait durer toujours !
Mais, tu le vois, malgré le traité qu'on propose,
Pour me désespérer, il veut plaider la cause !

MARIE.

Pour vous désespérer ! ah ! Dieu l'en punira.
Il veut plaider l'affaire ? eh bien ! il la perdra.

CECILE.

Je devrais la gagner : mais ses talens...

MARIE.

Folie!

Un homme qui, dit-on, fait de la poésie!

CECILE.

Ce que je crains encor bien plus que son talent,
C'est cette probité, garant sûr et constant
Du bon droit de tous ceux dont il prend la défense,
Et qui pour mon procès me fait trembler d'avance.
Suis-je assez malheureuse? Un seul homme à mes yeux
Réunit goût, esprit et talens précieux;
Sa réputation, sa vertu sont sans tache;
Sa personne séduit, son caractère attache;
Il n'est ni délicat, ni sincère à demi;
Je l'aime !... et le hasard en fait mon ennemi!
Ce qu'en lui j'admirais est ce qu'il me faut craindre!
Plus il est honnête homme et plus je suis à plaindre!

MARIE.

Eh ! laissons cet Armand. Le mari qu'il vous faut,
C'est Courville ! il est riche, et très-riche!

CECILE.

Mais sot!

MARIE.

L'un n'empêche pas l'autre.

CECILE.

Ah ! quelle est ma faiblesse
D'avoir de l'épouser pu donner ma promesse!

MARIE.

Je suis pour les maris qui n'ont pas trop d'esprit.
Ils vous aiment du moins. Mais cet Armand maudit!

CECILE.

Oh! du respect pour lui, Marie, ou bien...

MARIE.

J'enrage.

Quoi! je...

CECILE.

Paix! c'est mon oncle!

SCENE II.

CECILE, ROBERTOT, MARIE.

ROBERTOT.

Ah! je suis tout en nage.
J'ai visité, je crois, le tribunal entier,
Ou j'ai laissé mon nom écrit chez le portier.
Mais je n'aurai perdu ni mes pas ni mes veilles,
Et ce matin, vraiment, j'aurai fait des merveilles.

CECILE.

Mais si la cause est juste, à quoi bon supplier?

ROBERTOT.

Prétends-tu par hasard m'apprendre mon métier?
Au reste, il est bien temps que tout ceci finisse;
Je me ruine, moi, pour te rendre service.

SCENE III.

CECILE, ROBERTOT, COURVILLE, MARIE.

ROBERTOT, *à Courville.*

Vous voilà donc enfin ! et chez cet Avocat
Qu'avez-vous fait? Voyons.

COURVILLE.

Oh ! presque un coup d'état.

ROBERTOT.

Peste ! il consentirait à recevoir la somme ?...

COURVILLE.

Qui? lui ! Sous ce rapport c'est bien le plus pauvre homme !...
Un savant, un lettré qui n'aime pas l'argent.

ROBERTOT.

Que diable aime-t-il donc ?

CECILE.

L'honneur, apparemment.

COURVILLE.

J'ai cru que, ce moyen ne réussissant guère,
Je pourrais réussir par un moyen contraire.
J'ai voulu l'effrayer... Il sait que j'ai servi...

ROBERTOT.

Eh bien donc ! Abrégez.

MARIE.

Qu'a-t-il fait ?

COURVILLE.

Il a ri.

CECILE, *avec joie.*

Ah ! tant mieux !

COURVILLE.

Oui, tant mieux ! c'est moi qui vous l'assure ;
Je ne sais trop comment eût fini l'aventure ;
Il n'a pas peur !

ROBERTOT.

Et vous ?... Voilà donc ce grand coup ?

COURVILLE.

Attendez donc un peu ! vous n'êtes pas au bout.
Nos ennemis bientôt vont être en guerre ouverte.
Duclos a devant moi fait une découverte !...

ROBERTOT.

Quoi donc ?

COURVILLE.

Vous le saurez. Mais ce diable d'Armand
Peut reprendre bientôt sur lui son ascendant,
(*à Cécile.*)
A moins... Si vous vouliez, ma belle demoiselle,
Faire entendre raison à cet esprit rebelle...

CECILE.

Qui ? moi ! monsieur ?

COURVILLE.

Je sais ce que je dis... Je croi
Que vous réussiriez et beaucoup mieux que moi.

ROBERTOT.

Ça n'est pas difficile.

COURVILLE.

Il faut que chacun s'aide :
Si vous voulez gagner, empêchez qu'il ne plaide.

CECILE.

Mais que puis-je ?...

COURVILLE.

Eh! mon Dieu!... L'on vient! si c'était lui,
Restez, parlez, songez qu'il s'agit aujourd'hui
De sauver tous mes biens... les nôtres, je veux dire.

(*A Robertot.*)

Nous, sortons.

ROBERT.

Mais pourquoi?

COURVILLE.

Je vais vous en instruire.

(*Il entraîne Robertot.*)

SCENE IV.

CECILE, ARMAND *traversant le salon pour aller dans son cabinet qui est censé être à la gauche de la scène;* MARIE.

MARIE.

Ah! monsieur l'Avocat! c'est vous?

ARMAND, *à part.*

Grand Dieu! fuyons.

(*Haut.*)

Pardon...

MARIE.

Où courez-vous? Quoi! nous vous effrayons!
Vous n'êtes pas galant! et, Dieu me le pardonne,
Notre mine jamais n'a fait peur à personne.

ARMAND.

Dans tout autre moment j'aurais... mais aujourd'hui...

CECILE, *à Marie.*

Prétends-tu que monsieur s'arrête malgré lui ?
Depuis assez long-temps n'a-t-il pas fait connaître
Quels sentimens en lui ma présence fait naître ?
N'a-t-il pas assez mis de soin à m'éviter ?
Monsieur a ses raisons, et je dois l'imiter.

(*Elle va pour sortir.*)

ARMAND.

Ah ! restez !... Mais à quoi nous sert cette entrevue ?

CECILE.

Oui, vous dites trop vrai ; lorsque vous m'aurez vue,
Mon malheur pour cela sera-t-il moins certain ?
N'importe... Eh bien, monsieur ! vous plaidez ce matin ?...
Êtes-vous préparé ?... ma perte est-elle sûre ?

ARMAND.

Ah ! ne redoublez pas le tourment que j'endure !
Laissez-moi mon courage : hélas ! j'en ai besoin.
J'aurais été plus fort, vous combattant de loin !
Si vous pouviez savoir tout l'effort qu'il m'en coûte !...
Mais un devoir sacré... mais mon état...

CECILE.

Sans doute !

Un état qui vous fait oublier l'amitié !
Qui vous rend insensible, et sourd à la pitié !
Où, pourvu que l'on brille, on ne s'informe guère,
Et des pleurs que l'on cause et des maux qu'on peut faire !

ARMAND.

S'il me faisait paraître insensible à vos yeux,
Mon état qui m'est cher, me serait odieux.

MARIE.

Est-il possible ?... eh bien ! (car, moi, je le confesse,
Monsieur, vous êtes bon sans que cela paraisse.)
Des deux côtés ensemble oublions le passé ;
Tenez, ne plaidez pas, et tout est effacé.

ARMAND.

Demandez-moi plutôt ma fortune et ma vie ;
Vous exigeriez moins, je vous le certifie ;
Et puissé-je à ce prix vous satisfaire tous !

CECILE.

Il est tant d'Avocats ! faut-il que ce soit vous !

ARMAND.

Oui, mon devoir le veut ; je ne suis plus mon maître :
J'avais promis enfin avant de vous connaître.

MARIE.

Mais vous la connaissez à présent, et je croi...

ARMAND.

J'ai promis ; je ne sais point manquer à ma foi.
Si je rompais pour vous le serment qui m'enchaîne,
Je perdrais à-la-fois votre estime et la mienne.

CECILE.

Mais êtes-vous bien sûr des droits de ce client
Pour qui vous témoignez un intérêt si grand ?

ARMAND.

Sans doute ! eh ! sans cela croit-on que je plaidasse ?

Et contre vous encore ?... ah ! faites-moi la grace
De croire qu'il faut bien que ses droits soient certains,
Pour que j'immole...

CECILE.

Oh ! oui ! les jugemens humains
Sont si sûrs !... Eh ! monsieur ! qui vous dit que vous-même
N'allez pas provoquer une injustice extrême ?
Qui vous dit, pour défendre et mes biens et mon nom,
Que je n'ai pas en main...

ARMAND.

Expliquez-vous.

CECILE.

Non, non ;
Plaidez, monsieur, plaidez ; faites à l'audience
Librement contre moi briller votre éloquence.
Puisque vous le voulez, soyez mon ennemi.

ARMAND.

Votre ennemi ! qui ! moi !

MARIE.

Vous êtes son ami
Peut-être ?

ARMAND.

Ah ! par pitié, soyez plus généreuse !
Je suis assez puni de vous voir malheureuse !
Mais avoir votre haine encore à redouter !...
Mon cœur à tant d'assauts ne saurait résister.

CECILE.

A vous haïr peut-être aurai-je plus de peine
Que vous n'en aurez, vous, à supporter ma haine.

ARMAND, *troublé.*

Qui! vous!

SCENE V.

CECILE, ARMAND, DUCLOS, MARIE.

DUCLOS.

Vous voilà donc?

ARMAND, *à part.*

Ciel!

DUCLOS, *à part.*

Des femmes ici!

C'est sans doute Cécile! Ah! suis-je assez trahi?

(*Haut.*)

Vous ne m'attendiez guère en ce moment, je pense,
Mes dames; ni monsieur, si j'en crois l'apparence.

ARMAND.

Monsieur, le hasard seul...

DUCLOS.

Le hasard! c'est au mieux!

Et de mademoiselle il n'est pas amoureux!

MARIE.

A ses discours, vraiment, il n'y paraissait guère.

(*Elle va se placer à droite entre Cécile et Duclos.*)

DUCLOS.

Il faut donc en donner une preuve plus claire.

(*A Armand.*)

Connaissez-vous ces vers?

ARMAND, *à part.*

(*Haut.*)

Ah! dieux! de quelle part,
D'où tenez-vous, monsieur, ce papier?

DUCLOS.

Du hasard.
Il me sert quelquefois aussi.

ARMAND.

Je vous conjure...

DUCLOS.

Non, non, non, permettez que j'en fasse lecture.
Des vers d'un Avocat! ce sont des raretés!

CECILE, *bas à Marie.*

Ils sont de lui!

ARMAND.

Monsieur....

DUCLOS, *lisant.*

A Cécile.... Ecoutez.

ARMAND.

De grâce... ce papier... ah! daignez me le rendre,
Il renferme un secret qu'on ne doit point apprendre.

MARIE, *prenant le papier des mains de Duclos.*

Un secret! Lisons donc.

» O toi que j'aime et fuis toujours,
» Dont je plains et cause les larmes,
» Que ne puis-je au prix de mes jours
» T'épargner un moment d'alarmes! »

Fort bien!

DUCLOS.

Oui ! merveilleux !

MARIE.

» Sur le sort cruel qui t'attend
» Bien moins que toi je suis tranquille ;
» Si ma voix te poursuit, Cécile,
» En secret mon cœur te défend. »

DUCLOS.

Te défend !

MARIE, *transportée.*

C'est charmant !

(*elle continue.*)

» Mon client soupçonneux ignore....

DUCLOS.

Ah ! je suis soupçonneux !

J'ai tort.

MARIE, *continuant.*

» Mon client soupçonneux ignore....

DUCLOS.

— Assez, assez, dispensez-nous du reste.

MARIE.

Pourquoi donc ?

(*elle continue.*)

» Soupçonneux...

DUCLOS, *lui reprenant les vers.*

Finissez, dis-je.

MARIE, *à Cécile.*

Je vous proteste
Que monsieur m'interrompt aux vers les plus jolis.

DUCLOS.

C'est vraiment grand dommage !
(*à Cécile.*)
Eh bien donc ! votre avis ?
Je crois que de monsieur vous connaissiez la prose ;
Mais ses vers, ce me semble...

MARIE.

Oh ! c'est bien autre chose !

CECILE, *à Duclos.*

Vous le connaissez mal ; il n'est que trop pour vous !

DUCLOS.

Le bon garant, ma foi! Par grâce, laissez-nous.

CECILE, *s'avançant vers lui.*

Mon oncle, vous n'avez jamais voulu m'entendre.

DUCLOS.

Son oncle ! c'en est trop ! vous voulez le défendre !

CECILE.

Il n'en a pas besoin ; mais c'est moi qui voudrais
Vous montrer des papiers...

DUCLOS.

Joignez-les au procès.

CECILE.

Eh quoi, mon oncle !...

DUCLOS.

Encor ! vous n'êtes point ma nièce :
Finissons, ou je sors.
(*Cécile s'éloigne et rentre dans son appartement qui est censé à droite au fond du salon.*)

MARIE.

Eh ! monsieur ! l'on vous laisse,
Et c'est avèc plaisir. Quel homme ! mais parbleu !
Votre Avocat nous aime, et nous avons beau jeu.

SCENE VI.

ARMAND, DUCLOS.

DUCLOS.

En est-ce assez, monsieur?

ARMAND.

Que voulez-vous conclure
De tout ceci ?

DUCLOS.

Mais rien; sinon ma perte sûre.

ARMAND.

Comment !

DUCLOS.

Ah ! vous comptez peut-être encor plaider ?

ARMAND.

Et pourquoi non ?

DUCLOS.

Pourquoi ! Peut-on le demander ?
Après ce que je viens et de voir et d'entendre !

ARMAND.

Quoi ! ce serait ces vers...

DUCLOS.

Osez-vous les défendre ?

ARMAND.

Je n'en prends pas la peine : un léger souvenir,
Le fruit capricieux d'un instant de loisir...

DUCLOS.

Le fruit de votre amour qui clairement s'exprime.

ARMAND.

Vous seul en les montrant avez fait tout leur crime ;
Et Cécile sans vous, monsieur, n'eût point appris
Le secret malheureux que vous avez surpris.

DUCLOS.

Ah! vous avouez donc que vous aimez Cécile !

ARMAND.

Oui.

DUCLOS.

Vous me l'avouez avec un air tranquille !

ARMAND.

Vous l'aurais-je caché, si, toujours inquiet,
Méfiant...

DUCLOS.

—Vous voyez ! je l'étais sans sujet!
Vous craigniez bien plutôt que cette confidence
Sur votre trahison n'éveillât ma prudence!

ARMAND.

De quelle trahison me parlez-vous ici ?

DUCLOS.

Non ! Je vous trouve ensemble, et ne suis point trahi !

ARMAND.

Le hasard, malgré moi, m'a fait revoir Cécile,
Je vous le jure encor.

DUCLOS.

Bah ! détour inutile

ARMAND.

Eh quoi ! mon cher ami...

DUCLOS.

Vous n'êtes plus le mien ;
Vous m'avez trompé.

ARMAND.

Moi ! veuillez m'écouter.

DUCLOS.

Rien.

ARMAND.

Rien !.. Voilà donc le prix de mes soins, de mon zèle,
D'un dévouement constant, d'une amitié fidèle !
De votre défenseur vous accusez la foi !
Je viens plaider pour vous ! il faut plaider pour moi !
Le concours fortuit de quelques circonstances
Contre moi, je le sais, a mis les apparences ;
Mais de ces jeux du sort quels mortels sont exempts ?
Sur la foi du hasard et des évènemens
Doit-on juger celui dont l'honorable vie
Des hommes et du sort dément la calomnie ?

DUCLOS.

Mais votre amour enfin ! Vos aveux en font foi.

ARMAND.

Sans doute, après l'honneur Cécile est tout pour moi.

DUCLOS.

Eh bien ! peut-on parler contre celle qu'on aime ?

ARMAND.

On doit pour l'équité parler contre soi-même.

DUCLOS.

Je ne vous mettrai point à cette épreuve-là.
Je vous excuse; mais un autre plaidera.

ARMAND.

Un autre! en ce moment! le pouvez-vous encore,
Sans que ce nouveau choix, monsieur, me déshonore?

DUCLOS.

Si je vous satisfais et vous crois innocent,
N'est-ce donc pas assez? n'êtes-vous pas content?

ARMAND.

Non, je ne le suis pas; non, je ne saurais l'être.
Qu'importe un vil salaire avec le nom de traître?
Qu'importe que je sois innocent à vos yeux,
Si ma honte est publique et me suit en tous lieux?
Pensez-vous, sur ce fait aussi brusque qu'étrange,
A la malignité pouvoir donner le change?
Vous m'avez pour plaider fait venir tout exprès,
Et sans avoir plaidé je m'en retournerais!
Depuis long-temps par-tout on parle de l'affaire;
Mes mémoires pour vous courent la France entière;
Et vous m'exposeriez à l'affront inoui
D'avoir été chassé pour vous avoir trahi!
Ah! s'il me faut subir une telle infamie,
Que plutôt mille fois on m'arrache la vie!

DUCLOS, *à part.*

(*Haut.*)

Ce diable d'homme!.. Eh bien!.. nous verrons... quelque jour...

ARMAND.

Quelque jour! Aujourd'hui.

DUCLOS.

Non; je prierai la Cour
De remettre l'affaire.

ARMAND.

Au point où nous en sommes!
O le plus méfiant!... le plus cruel des hommes!
Vous risquez de la perdre!

DUCLOS.

Eh! mon Dieu, je le sais;
Mais je risquerais plus si je vous la laissais;
Je connais trop l'amour et la faiblesse humaine.

ARMAND.

Croyez qu'autant que vous j'ai redouté la mienne.
Et savez-vous, monsieur, ce qu'il m'en a coûté?
Combien j'ai combattu? combien j'ai résisté?
J'ai vingt fois été près de vous rendre vos pièces.

DUCLOS, *effrayé.*

Juste ciel!

ARMAND.

Mais bientôt, honteux de mes faiblesses,
Sentant quel préjugé contre vous j'élevais;
Je n'examinai plus contre qui je plaidais;
Je ne vis que ma cause... et ne vois qu'elle encore.
Eh quoi! pour vous sauver, c'est moi qui vous implore!
Ah! venez au Palais.... venez; j'y plaiderai;
Devant Cécile même, oui, je vous défendrai:
Vous verrez si toujours les regards d'une femme

Ébranlent le courage et la fermeté d'ame !
Vous rougirez alors de m'avoir outragé,
Et le gain du procès m'aura bientôt vengé !

DUCLOS.

Le gain ?... mais si je perds ?

ARMAND.

Quelle peur vous afflige ?

DUCLOS.

Qui m'indemnisera ?

ARMAND.

Moi.

DUCLOS.

Qui, vous !

ARMAND.

Moi, vous dis-je !
Oui, toute ma fortune est à vous pour garant,
Et j'en signe aujourd'hui, s'il faut, l'engagement.
Prenez mes biens, mes jours, pour moi c'est peu de chose,
Mais laissez-moi l'honneur, mais laissez-moi ma cause.

DUCLOS, *transporté.*

Ah ! oui, je vous la laisse, et gardez tous vos biens,
Brave homme ! et que ne puis-je au prix de tous les miens,
Expier ma cruelle et folle défiance !
Qui vous résisterait ! tant d'ame et d'éloquence !...
Ah ! venez... à présent, je suis sûr du succès :
Plaidez, plaidez ainsi, nous gagnons mon procès.

(*Ils sortent.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

(Même décoration qu'au second acte.)

SCENE PREMIERE.

COURVILLE, CECILE.

COURVILLE.

Je ne vous conçois pas vraiment, mademoiselle :
Quand j'ai montré pour vous tant d'ardeur et de zèle,
A l'audience au moins j'ai cru qu'on vous verrait ;
Et là, tranquillement, vous attendez l'arrêt.

CECILE.

Tranquillement ! oh ! non.

COURVILLE.

Venez donc et j'espère...

CECILE.

Que ferait ma présence au gain de mon affaire ?

COURVILLE.

Ah ! ce qu'elle y ferait ? Beaucoup. Que de procès
A de moindres moyens ont dû tout leur succès !



S'il faut de cet Armand redouter l'éloquence,
Vos charmes pourraient mettre un grain dans la balance.

CECILE.

Si nous étions réduits à ce faible secours,
Que j'aurais lieu de craindre !

COURVILLE.

Oh ! vous voilà toujours !
Modeste !... c'est charmant ! mais, en personnes sages,
Il nous faut profiter de tous nos avantages.
Vous en avez un grand ; car on dit que vos yeux
Ont blessé l'Avocat...

(Cécile fait un signe de mécontentement. Courville continue.)

Tant mieux !.. je dis tant mieux !.

CECILE.

Mon oncle seul suffit pour défendre ma cause,
Monsieur ; sur la justice et lui je me repose.

COURVILLE.

La justice... fort bien... mais croyez mes avis.

CECILE.

Donnez-m'en qui par moi puissent être suivis.

COURVILLE.

Quelle froideur ô ciel ! et quelle indifférence !
Songez donc qu'il s'agit d'une fortune immense !
De cent mille écus net et d'hypothèque exempts !
Et que cent mille écus... font trois cent mille francs.

CECILE.

C'est très-juste.

COURVILLE.

Et ma foi ! la somme vaut la peine
Que pour la posséder tant soit peu l'on se gêne.

CECILE.

Mais à l'argent, monsieur, que mon procès rendrait,
Vous prenez, ce me semble, un bien tendre intérêt.

COURVILLE.

Ah ! j'en prends à vous seule, adorable Cécile ;
Riche ou pauvre, comptez sur le cœur de Courville.
Mais un peu d'or jamais ne nuit à la beauté,
Et trois cent mille francs n'ont jamais rien gâté.
Allons, daignez vous rendre au Palais, je vous prie.

CECILE.

Il n'est pas nécessaire. Ici j'attends Marie.
J'espère que bientôt elle m'apportera
Des nouvelles... On vient... et tenez, la voilà.

SCENE II.

COURVILLE, MARIE, CECILE.

MARIE, *tout essoufflée.*

Tout va bien, mes enfans, et j'ai bonne espérance.
Notre cause est gagnée, ou peu s'en faut, je pense.

CECILE.

Ciel !

COURVILLE.

Vraiment !

MARIE.

De plaisir j'ai le cœur si troublé...

Je vous dirai d'abord que votre oncle a parlé...
Oh! mais parlé!... C'était un plaisir de l'entendre.
A tout ce qu'il a dit je n'ai rien pu comprendre;
Mais c'était excellent! Que vous dirai-je enfin?
Il n'a presque rien dit qui ne fût en latin.
Aussi l'on écoutait... l'on ouvrait des oreilles...
On n'entend guère ici de harangues pareilles!
Moi, je pleurais de joie... et les juges vraiment!...
Chacun le regardait avec étonnement...
Que n'avez-vous paru dans ce moment, ma chère?
Votre seule présence eût décidé l'affaire.

COURVILLE.

(*A Cécile.*) (*A Marie.*)
Qu'ai-je dit?.. mais Armand?

MARIE.

Ah! combien je le hais!
Le fourbe insigne! après les vers qu'il nous a faits!
Peut-on ainsi traiter une jeune personne
Aussi belle que vous, et sur-tout aussi bonne!

CECILE.

Il aurait dit du mal de moi?

MARIE.

Certainement.
N'a-t-il pas eu le front de dire hautement
Que vous... ah! je l'aurais tué dans ma colère!...
Oui... que vous n'étiez pas fille de votre père!...
Au surplus, c'est égal. Il a si mal parlé
Que Duclos pour sa cause a lui-même tremblé,
Et que, l'interrompant presque à chaque minute,

A son cher Avocat il a cherché dispute ;
Parlant, se démenant, pestant, jurant, criant :
Silence ! (dit l'huissier) mais bah ! c'est vainement ;
Lui, de parler toujours, et d'insulter de même,
Tantôt son Avocat, tantôt votre oncle même,
Si bien ... ah ! ah ! ah ! ah ! que les juges alors,
Fatigués de ses cris, l'ont fait mettre dehors.

COURVILLE, *riant aussi.*

Dehors ! ah ! ah ! dehors !

MARIE.

Il est sorti de suite.
Moi, je l'ai devancé pour accourir bien vite
Vous dire ... mais il vient, et vous pourrez ici
Vous assurer encor par lui de tout ceci.

SCENE III.

COURVILLE, DUCLOS, CECILE, MARIE.

COURVILLE, *à Duclos.*

Ce qu'on nous dit, monsieur, serait-il bien possible ?
Quoi ! l'on vous a prié... de sortir ? c'est horrible !

DUCLOS, *sans l'écouter.*

Félicitez-vous bien, mademoiselle ; enfin
Vous l'emportez ! et, grace à mon heureux destin,
J'ai trouvé contre moi, conjurés pour vous plaire,
Juges, greffier, public, et clercs et commissaire ;

Jusqu'aux huissiers enfin, dont les paix-là maudits
Ne m'ont prouvé que trop qu'on les avait séduits.

COURVILLE.

Je vous réponds, monsieur, qu'on n'a séduit personne.
Mais nous devions gagner ; la cause était si bonne !

DUCLOS, *se promenant à grands pas.*

Mais c'est mon Avocat, c'est ce traître d'Armand
Qui mérite à lui seul tout mon ressentiment !
Il veut plaider ma cause et la voilà perdue !
A lui je m'abandonne ! et c'est lui qui me tue !

CECILE.

Consolez-vous, monsieur ; vous n'avez rien perdu :
Appelez-moi ma nièce et tout vous est rendu.

DUCLOS.

Qu'entends-je ?

COURVILLE.

Un moment donc ! eh mais ! mademoiselle...

MARIE.

Bien, très-bien, mon enfant.

COURVILLE.

L'offre est vraiment nouvelle !

CECILE, *à Duclos.*

Ah ! si je pouvais seule un instant vous parler !...
Mais, non ; d'un nouveau coup pourquoi vous accabler?
Croyez-en ma parole ; oui, je suis votre nièce ;
Je ne sais point mentir.

DUCLOS, *ému.*

Votre sort m'intéresse ;
Votre bonté sur-tout...

COURVILLE, *à part.*

Ah ! peste ! il s'attendrit !

(*Haut.*)

Oui, son sort ! ... sa bonté ! ... comme il se radoucit !

CECILE, *voulant l'interrompre.*

Eh ! monsieur...

COURVILLE, *à Duclos.*

Ce matin vous n'étiez pas si tendre.
Voilà des chers parens ce qu'on a droit d'attendre !
Soyez dans le besoin ? vous n'en voyez aucun :
Soyez riche ? il en pleut, et dix mille pour un.

DUCLOS.

Qu'est-ce à dire ?

CECILE.

Monsieur, je démens...

DUCLOS.

Quelle audace !
Quoi ! quand je m'attendris, on croit me faire grace !
A la seule pitié quand mon cœur se livrait,
On vient me soupçonner d'un sordide intérêt !
Morbleu !

CECILE.

Ce n'est pas moi, je vous le certifie.

DUCLOS.

Comme un autre.

CECILE.

Mes pleurs...

DUCLOS.

Nouvelle perfidie.

CECILE.

Reprenez mes biens.

DUCLOS.

Non.

CECILE.

Mon cher oncle !...

DUCLOS.

Jamais.

CECILE.

De grace...

DUCLOS.

Allez au diable et me laissez en paix !

(Il sort.)

SCENE IV.

LES MÊMES, EXCEPTÉ DUCLOS.

COURVILLE.

Il enrage vraiment d'avoir perdu sa cause !...
Et de vos biens encore il aurait quelque chose !

(Il se met à genoux.)

Fi donc !... Ah ! permettez qu'un amant, qu'un époux...
Couronnez mon amour, ma fortune est à vous.

SCENE V.

COURVILLE, ROBERTOT, CECILE, MARIE.

ROBERTOT.

Elle en aura besoin, car elle est ruinée.

MARIE ET CECILE.

Ciel !

COURVILLE.

Ruinée ?

ROBERTOT.

Eh ! oui, vous dis-je, assassinée,
Le procès est perdu.

COURVILLE.

Perdu !

ROBERTOT.

Sans contredit.

MARIE.

Quel coup de foudre !

CECILE.

Hélas !

COURVILLE.

Je vous l'avais prédit !
Il fallait transiger, l'affaire était mauvaise.

MARIE.

Vous la trouviez si bonne !

COURVILLE.

Et puis, est-ce à Falaise
Qu'on peut apprendre l'art ? ... Pardon... mais il fallait
Peut-être mieux plaider que vous ne l'avez fait.

ROBERTOT.

Mais vous êtes plaisant de me le dire en face !
Je vous aurais morbleu ! voulu voir à ma place.
Vous ne connaissez guère, et je m'en apperçoi,
Ce maudit Avocat qui plaidait contre moi.

Dieu merci ! je manie assez bien la parole.
Mais il aurait, ma foi ! désarçonné Barthole !
J'ai crié comme un diable, on n'a rien entendu.
On prononce, je perds et reste confondu,
Tandis que, transporté, le nombreux auditoire
Entoure, suit Armand et le comble de gloire.

CECILE.

Eh bien, Marie, eh bien !

MARIE.

Qui s'en serait douté ?

ROBERTOT.

Dans ton malheur au moins, Cécile, il t'est resté
(*montrant Courville.*)
Un ami généreux. Votre union propice
Va du sort envers toi réparer l'injustice....
Voilà ton seul appui...

COURVILLE, *embarrassé.*

Monsieur... certainement...
Mais quoi ! ne peut-on pas casser le jugement ?

ROBERTOT.

Non.

COURVILLE.

Tout est donc perdu ?

ROBERTOT.

Tout.

COURVILLE.

Sans ressource ?

ROBERTOT.

Aucune.

COURVILLE.

Oh que non ! quelque jour nous en trouverons une.
Cela me donnera le temps de préparer
Notre heureux mariage.

ROBERTOT.

Eh quoi ! le différer !

COURVILLE.

D'un moment... pour le rendre encore plus solide
(*Passant auprès de Cécile.*)
Par des arrangemens... Ah ! si je me décide
A m'éloigner ... croyez ... que c'est ... pour quelques jours...
Il est vraiment cruel !... je vous aime toujours...
Mais une affaire... Adieu... Je vous laisse, Cécile,
Avec un bien digne oncle !... et je pars plus tranquille.
(*Il se sauve.*)

SCENE VI.

ROBERTOT, CECILE, MARIE.

ROBERTOT.

Comment ! il partirait !... je le reconnais là !
Mais nous allons lui faire un procès... qu'il perdra ;
Et je cours l'assigner. Il faudra, sur mon ame,
Ou que je le ruine, ou que tu sois sa femme !

CECILE.

Quoi ! vous me laissez seule !

ROBERTOT.

Oh que non !... tu seras
(*prenant la main de Marie.*)
Avec elle... et d'ailleurs... sois sage... et... tu verras !

SCENE VII.

CECILE, MARIE.

MARIE.

Tu verras! Belle dot!... Allons! tout déménage.

CECILE.

Courville... c'est tout simple, et même il me soulage.
Mais mon oncle! à ce coup je ne m'attendais pas.

MARIE.

Que vois-je, ô ciel! Armand qui porte ici ses pas!

SCENE VIII.

ARMAND, CECILE, MARIE.

MARIE.

Que voulez-vous encore à ma pauvre maîtresse,
Monsieur? Faut-il vous voir et vous craindre sans cesse?
Venez-vous?...

CECILE.

C'est assez.

MARIE.

Ah! j'ai peut-être tort!

CECILE.

Tout ce que tu diras ne peut changer mon sort.
Sans fatiguer monsieur d'un reproche inutile,
Sortons.

ARMAND.

Non... demeurez. Écoutez-moi, Cécile.
Vous devez me haïr.... J'ai bravé vos douleurs,

J'ai plaidé contre vous et causé vos malheurs...
Mais j'ai fait mon devoir. M'en ferez-vous un crime,
Lorsqu'en le trahissant je perdais votre estime?
Quel tourment pour un cœur si tendrement épris!
Choisir de votre haine ou de votre mépris!...
Je vous ai, je le sais, ravi votre fortune;
Mais qu'avez-vous perdu, quand il vous en reste une
Que ne pourront jamais arracher de vos mains
Ni caprices du sort, ni jugemens humains?
Vous vous croyez à plaindre, ô femme que j'adore!
Ah! combien à mes yeux vous êtes riche encore!
Tant de vertus, d'attraits, que vous seule ignorez,
Quelle dot pour l'époux que vous vous choisirez!
Mais hélas! à ce titre est-ce à moi de prétendre?
Puis-je essuyer vos pleurs, moi qui les fis répandre?...
Si pourtant le respect, si le plus tendre amour
Peuvent auprès de vous trouver grace à leur tour,
Pardonnez-moi, Cécile, un crime nécessaire,
Sans lequel je serais indigne de vous plaire:
Par générosité partagez mon destin,
Et daignez m'enrichir en recevant ma main.

MARIE, *avec un cri de joie.*

Ah! monsieur l'Avocat! serait-il bien possible?

CECILE.

A tant d'amour, monsieur, je dois être sensible,
Mais ne puis avec vous former aucun lien.

ARMAND.

Quoi! vous?

MARIE.

Le refuser! mais y pensez-vous bien?

SCENE IX ET DERNIÈRE.

ARMAND, DUCLOS, CÉCILE, MARIE.

DUCLOS, *en dehors.*

ARMAND ! où donc est-il ? Armand ! que je le voie !
(*Il l'apperçoit et lui saute au cou.*)
Ah ! cher ami ! je sais... j'ai gagné... quelle joie !
J'en étais sûr ! Pourtant, comme je l'ai traité !...
Oui, si j'avais perdu, je l'aurais mérité !
J'ai su notre succès par Robertot lui-même...
Il partait. Il était d'une fureur extrême !
Mais vous, qu'avez-vous donc ? n'êtes-vous pas content ?
N'êtes-vous pas heureux d'avoir un tel talent ?

ARMAND.

Très-heureux en effet... Cécile aussi sans doute ?

DUCLOS, *à Cécile.*

Ah ! pardonnez... ma joie à vos peines ajoute :
J'ai tort.

MARIE.

Le plus grand tort c'est de nous ruiner.

DUCLOS.

Vous ruiner ! qui, moi ! peut-on le soupçonner ?
(*A Cécile.*)
Quand je ne saurais pas combien Armand vous aime ;

N'ai-je pas une dette à vous payer moi-même ?
(*A Armand.*)
Tantôt, quand mon procès me paraissait perdu,
Ne voulait-elle pas que tout me fût rendu ?
Et je pourrais, pour prix d'un procédé si tendre,
Conserver tous les biens qu'elle a voulu me rendre !
Morbleu ! c'est m'offenser, et je m'en vengerai ;
De sa dot, c'est moi seul, moi, qui me chargerai.

CÉCILE.

Monsieur...

MARIE, *à Cécile, montrant Armand.*

Ça maintenant nous l'épousons, je pensé.

ARMAND.

Eh bien ! Cécile, eh bien !

DUCLOS.

Est-ce qu'elle balance ?

CÉCILE.

Pardonnez : tous les deux vous me pressez en vain,
Et je dois refuser et vos dons et sa main.

ARMAND.

Ciel !

CÉCILE, *à Duclos.*

Si je ne suis point fille de votre frère,
Monsieur, je ne suis plus pour vous qu'une étrangère,
[illegible]es biens de vos fils ne dois accepter rien,
[illegible]ulais des parens et non pas votre bien.

(*Montrant Armand.*)
Et, plus j'ai pour monsieur d'estime véritable,
Plus d'accepter sa main je me croirais coupable.
Un homme tel que lui, que je sois riche ou non,
Ne doit point épouser une fille sans nom.

MARIE.

S'il vous donne le sien, qu'est-il besoin du vôtre?
Croyez-vous que son nom n'en vaille pas un autre?
Vous êtes sans famille? eh bien! c'est pour cela:
Prenez un bon mari qui vous en donnera.

DUCLOS.

Que sa noble fierté me touche et m'intéresse!
Vous l'épouseriez donc si vous étiez ma nièce?...
Mais vous ne l'êtes point.

CECILE, *avec impatience.*

Qui suis-je donc, hélas!

DUCLOS.

Je ne sais... je voudrais... mais vous ne l'êtes pas;
Car vous l'auriez prouvé.

CECILE, *lui donnant une lettre.*

Lisez donc cette lettre
Que si souvent en vain j'ai voulu vous remettre!

DUCLOS, *considérant la lettre.*

Ciel! elle est de mon frère!... *à Cécile Duclos.*

MARIE.

Ah!

ARMAND.

Pourquoi donc l'avoir cachée aux tribunaux?

CECILE.

Vous allez le savoir.

DUCLOS, *lisant.*

« Ma chère enfant,

» Mon frère, coupable comme moi de la faute qui » m'a perdu... » (*s'interrompant.*)

Il est trop vrai !

« Mon frère, coupable comme moi de la faute qui » m'a perdu, a craint, et je l'ai craint aussi, que la » plus légère correspondance entre nous ne lui fit » partager mon exil. Il faut cependant, comme il » a toujours ignoré mon mariage, que, si je meurs, » il puisse te reconnaître pour ma fille. Remets-lui » donc ce billet, mais toi-même, mais à lui seul, » et sois sûr que tu trouveras en lui l'oncle le plus » tendre, etc. »

Ma nièce !

Cet écrit me perdait sans ta délicatesse.

CECILE.

Eh ! puisqu'il vous perdait, pouvais-je m'en servir ?

(*Duclos l'embrasse.*)

Mais donnez-le moi.

(*Elle veut reprendre la lettre pour la déchirer.*)

DUCLOS, *l'arrêtant.*

Non ! tu veux anéantir

Le titre le plus fort, et le seul qui te reste,

Et que t'a ménagé la Puissance céleste !

Cécile ! je le garde ; il est sacré pour moi !
Oui ; je te reconnais, je le veux, je le doi :
D'abord, je vais par-tout te présenter moi-même.
Épouse, mon enfant, l'honnête homme qui t'aime.
Tu peux seule en ce jour m'acquitter envers lui.

CECILE.

Mais vous demeurerez avec nous !

DUCLOS.

Eh bien ! oui :
Que la même maison désormais nous rassemble.

ARMAND, *souriant.*

Vous ne craignez donc plus de nous trouver ensemble ?

DUCLOS.

Non ... mais c'est à Paris qu'il vous faut demeurer ;
C'est-là qu'est le talent, là qu'on sait l'honorer ;
Là, que tout Avocat à ses devoirs fidèle,
Vous prendra désormais pour guide et pour modèle.

FIN.

NOTES.

(1) *Vitia majorum sunt mores nostræ.* Sénèque.

(2) Quelques personnes ont pensé que j'aurais dû dire : *Et* le *sera toujours.*

Elles sont dans l'erreur, si l'on s'en rapporte à Vau-

gelas, à de Wailly, à Voltaire, à Dumarsais, et enfin à l'Académie française. Voici la règle :

« Il faut toujours *le* quand ce pronom se rapporte à un » adjectif, ou à un substantif employé adjectivement. »

Ainsi il faut dire :

Êtes-vous plaideuse? Oui, je *le* suis.

Êtes-vous mère? Oui, je *le* suis.

« Mais il faut toujours *la* quand ce pronom se rapporte à » un substantif précédé de son article. »

Êtes-vous la mère de cet enfant? Oui, je *la* suis.

Êtes-vous sa nièce (la nièce de lui)? Oui, je *la* suis.

(3) Mot du célèbre Avocat Gerbier.

Ouvrages du même Auteur, qu'on trouve chez le même Libraire.

Caroline, ou le Tableau, Comédie en un acte, en vers.

Le Valet de deux Maîtres, Opéra-Comique en un acte.

Arioste, Comédie-Vaudeville en un acte.

L'Epreuve délicate, Comédie en un acte, en vers.

La Dupe de soi-même, Comédie en trois actes, en vers.

